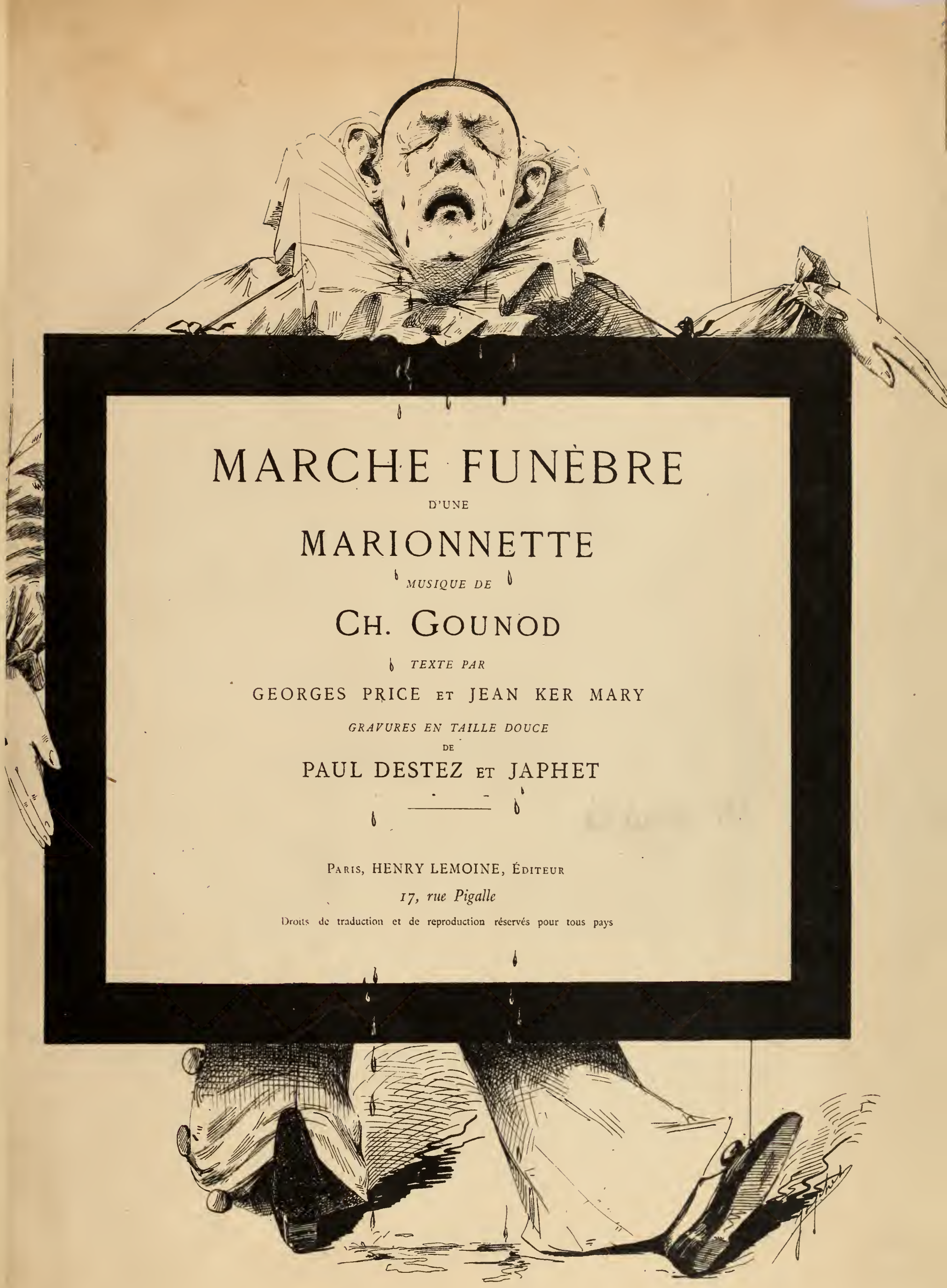


MARCHE FUNÈBRE

D'UNE

MARIONNETTE

MUSIQUE DE

CH. GOUNOD

TEXTE PAR

GEORGES PRICE ET JEAN KER MARY

GRAVURES EN TAILLE DOUCE

DE

PAUL DESTEZ ET JAPHET

PARIS, HENRY LEMOINE, ÉDITEUR

17, rue Pigalle

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays

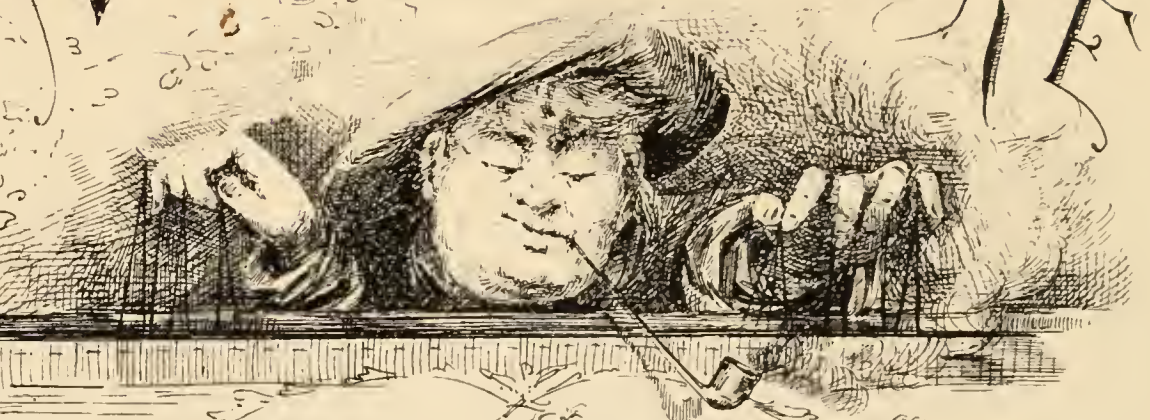
Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Brigham Young University

http://www.archive.org/details/marchefunbredu00goun

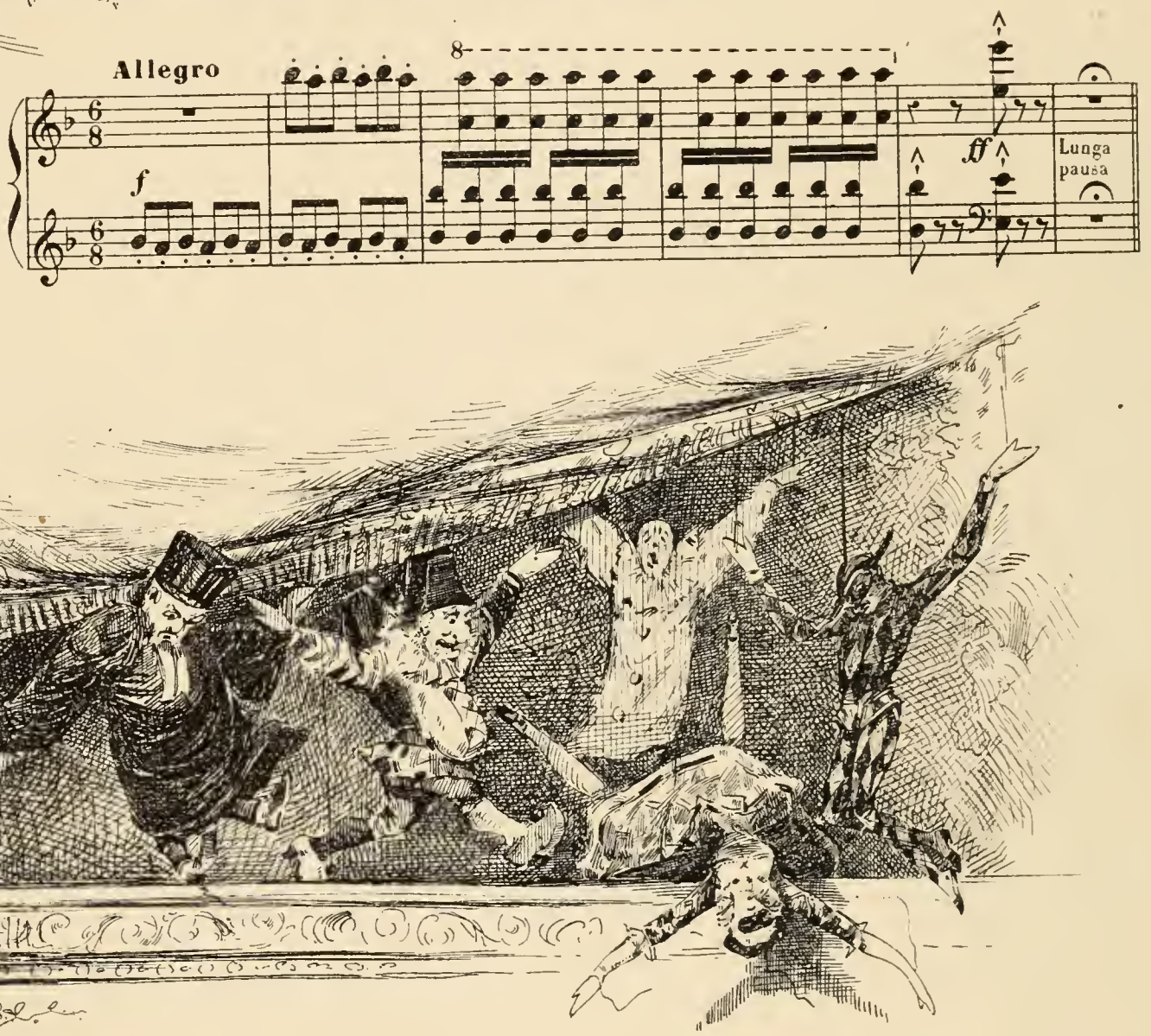
MARCHE FUNÈBRE

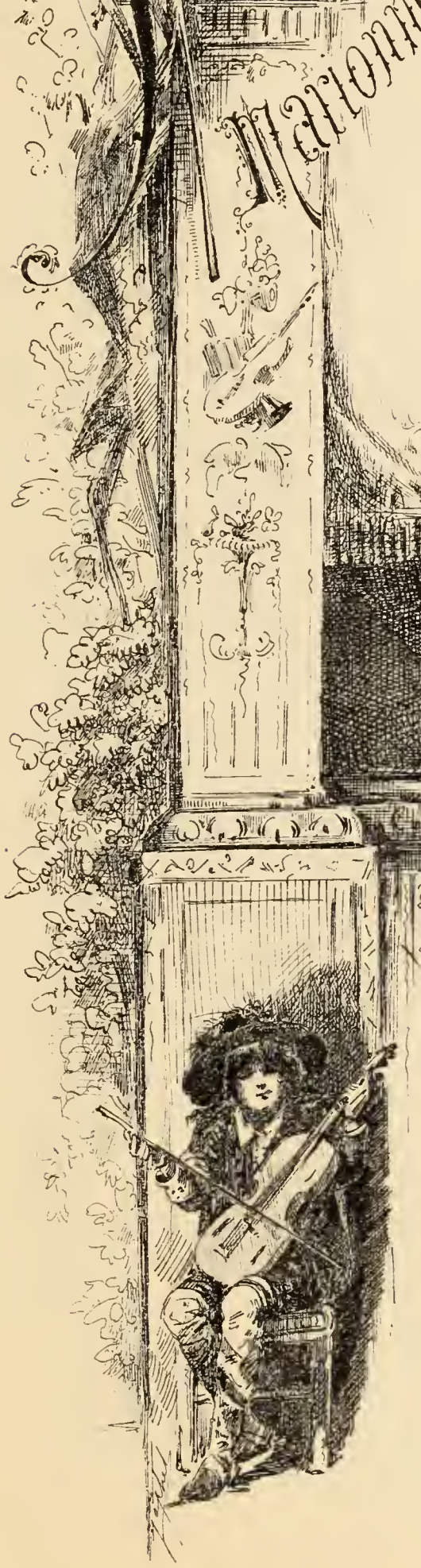
d'une

MARIONNETTE



THÉATRE SÉRAPHIN



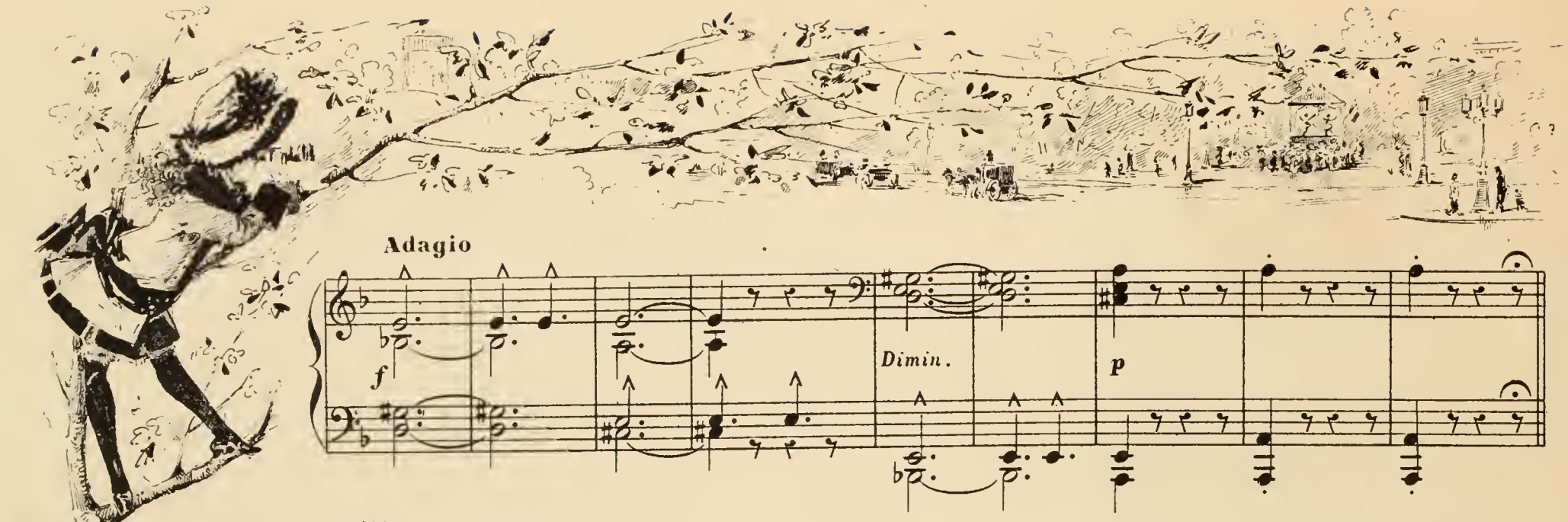


Comme elle dansait gentiment, ce soir-là, la pauvre Colombine! Ses pieds touchaient à peine les planches. On eut dit qu'elle allait s'envoler Pour la seconde fois on venait de rappeler la brillante pensionnaire de M. Séraphin. La salle entière était dans le ravissement.

Tout à coup un léger craquement se fit entendre, puis un claquement, semblable à celui de deux planches qui se heurtent. Colombine venait de s'affaisser au bord de la rampe. — La ficelle était cassée. — Un frisson de terreur parcourut la foule. Tous les assistants se levèrent, anxieux.

Polichinelle se précipita vers sa camarade. Arlequin s'évanouit. Tous les acteurs accoururent.

Lentement la toile se baissa.

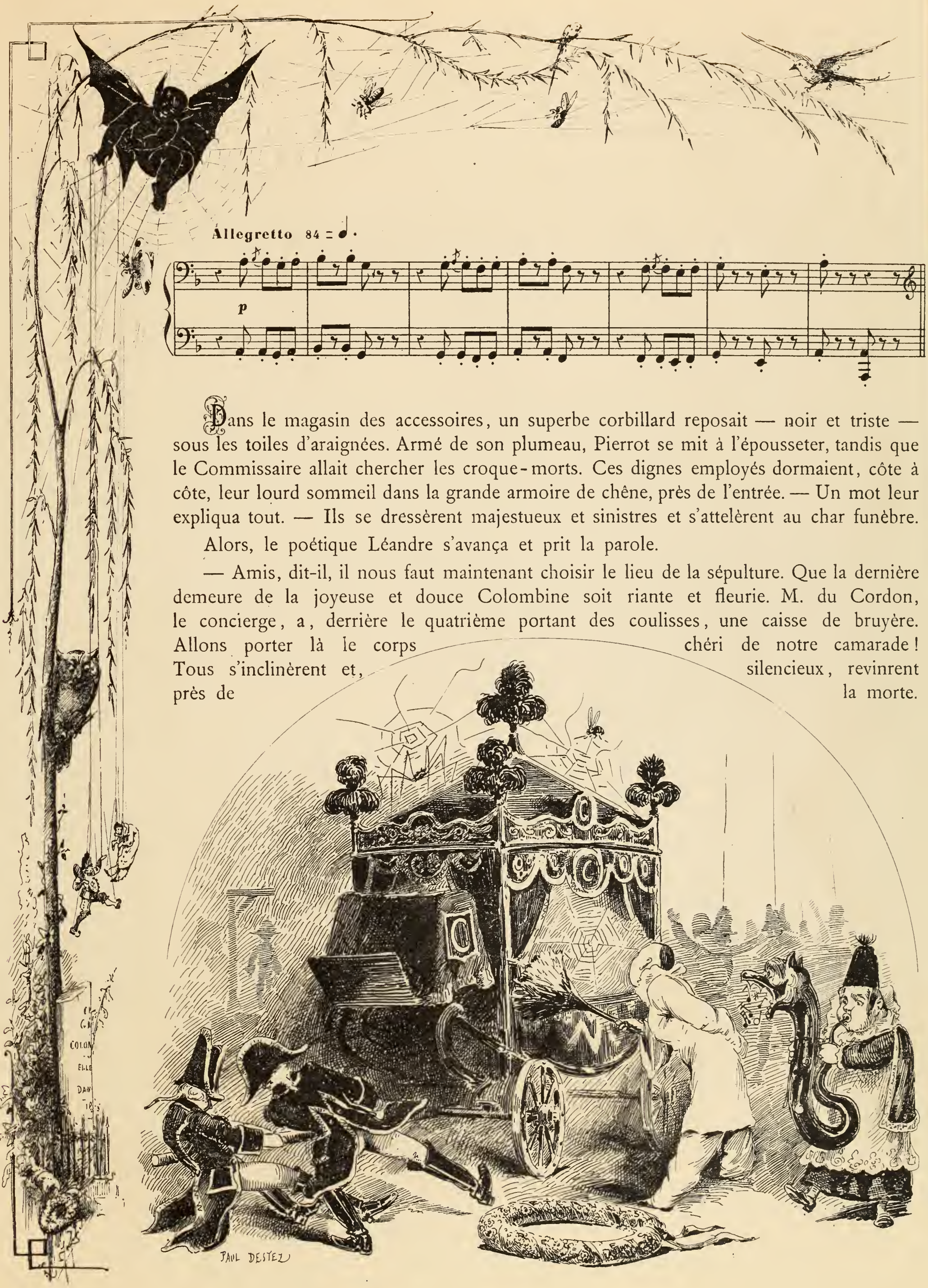


Le théâtre, privé des feux de la rampe, n'était plus éclairé que par quelques lampions. Et dans ce demi-jour triste passaient et se bousculaient des marionnettes gémissantes. On entourait l'infortunée Colombine. Hélas! la pauvre enfant ne donnait plus signe de vie. Dans sa chute elle avait brisé la tige qui lui tenait lieu de colonne vertébrale. Cependant on alla chercher le Médecin. — Inoccupé depuis quelques jours, il dormait — pour le grand bien de ses semblables — dans le troisième tiroir de la commode du Directeur. Le docteur Purgon se leva à la hâte, passa sa robe noire et prit son bonnet pointu. Malgré cela, il ne put que constater le décès. La mort s'était passée des secours de la Faculté.

Cependant quelques femmes ne voulaient pas désespérer. Elles tapaient dans les mains de la défunte... et leurs paumes de bois produisaient un bruit sec. — Quand elles virent que tout était fini, elles accablèrent le Directeur d'injures. — C'était lui, c'était M. Séraphin, qui, par une sordide économie n'usait que de fils de rebut! On le maudissait. Des mains menaçantes s'élevaient vers le ciel, où, enveloppé d'un nuage de fumée, le Directeur culottait tranquillement une pipe.

C'est alors que Guignol, l'éternel révolté, proposa de faire à Colombine des funérailles dignes d'elle et qui auraient le caractère d'une protestation. On adopta son idée et chacun se mit en campagne.

PAUL DESTEZ

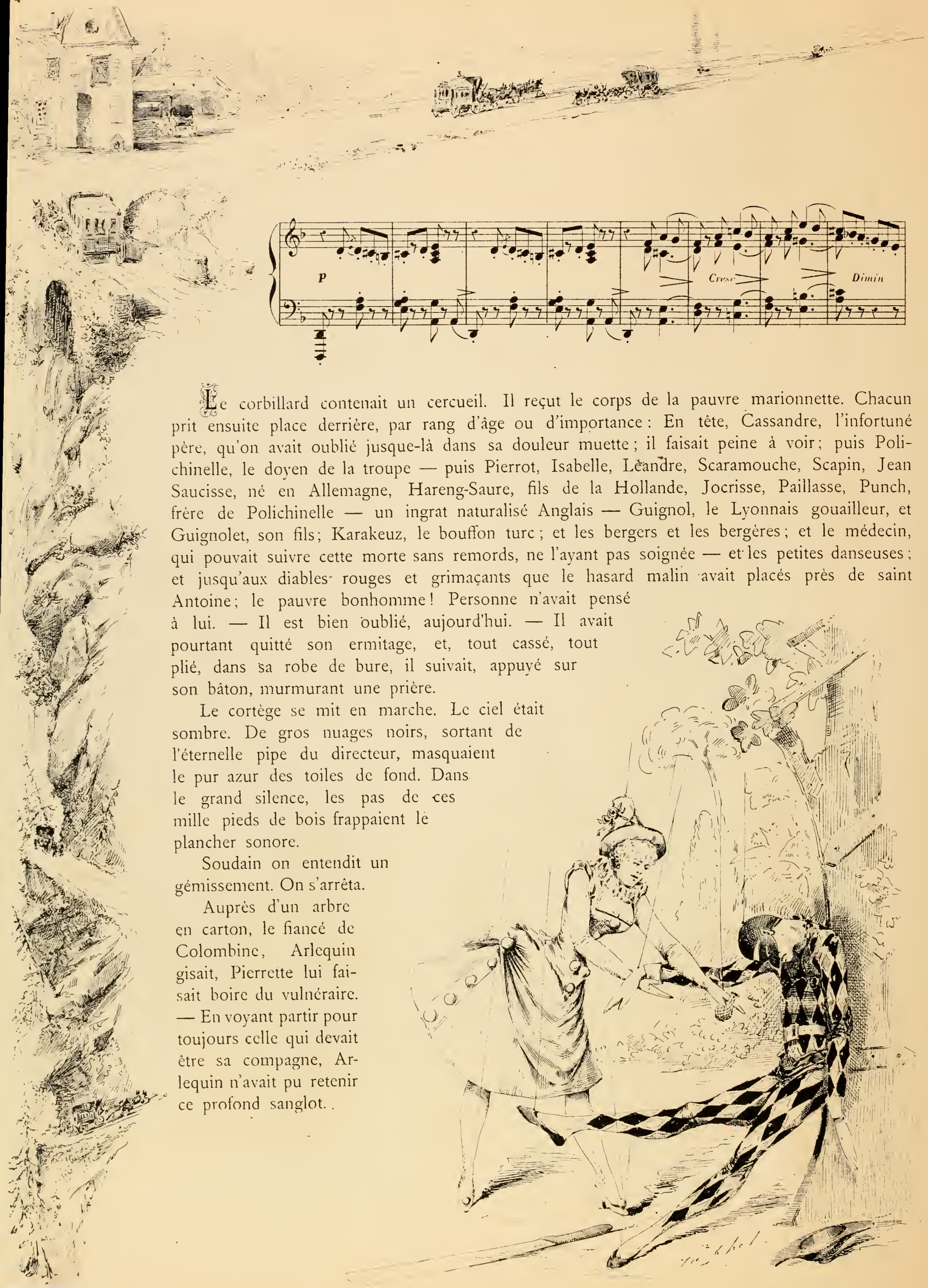


Dans le magasin des accessoires, un superbe corbillard reposait — noir et triste — sous les toiles d'araignées. Armé de son plumeau, Pierrot se mit à l'épousseter, tandis que le Commissaire allait chercher les croque-morts. Ces dignes employés dormaient, côte à côte, leur lourd sommeil dans la grande armoire de chêne, près de l'entrée. — Un mot leur expliqua tout. — Ils se dressèrent majestueux et sinistres et s'attelèrent au char funèbre.

Alors, le poétique Léandre s'avança et prit la parole.

— Amis, dit-il, il nous faut maintenant choisir le lieu de la sépulture. Que la dernière demeure de la joyeuse et douce Colombine soit riante et fleurie. M. du Cordon, le concierge, a, derrière le quatrième portant des coulisses, une caisse de bruyère. Allons porter là le corps chéri de notre camarade!

Tous s'inclinèrent et, silencieux, revinrent près de la morte.

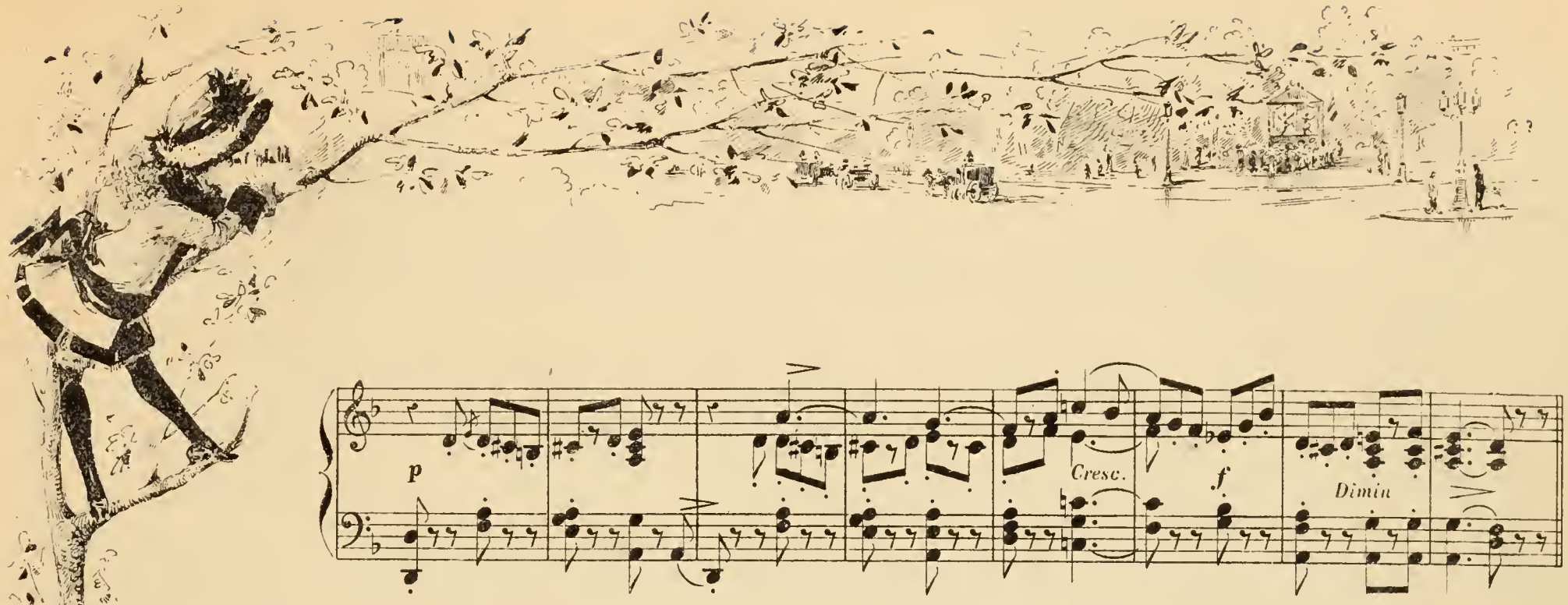


Le corbillard contenait un cercueil. Il reçut le corps de la pauvre marionnette. Chacun prit ensuite place derrière, par rang d'âge ou d'importance : En tête, Cassandre, l'infortuné père, qu'on avait oublié jusque-là dans sa douleur muette ; il faisait peine à voir ; puis Polichinelle, le doyen de la troupe — puis Pierrot, Isabelle, Léandre, Scaramouche, Scapin, Jean Saucisse, né en Allemagne, Hareng-Saure, fils de la Hollande, Jocrisse, Paillasse, Punch, frère de Polichinelle — un ingrat naturalisé Anglais — Guignol, le Lyonnais gouailleur, et Guignolet, son fils ; Karakeuz, le bouffon turc ; et les bergers et les bergères ; et le médecin, qui pouvait suivre cette morte sans remords, ne l'ayant pas soignée — et les petites danseuses ; et jusqu'aux diables rouges et grimaçants que le hasard malin avait placés près de saint Antoine ; le pauvre bonhomme ! Personne n'avait pensé à lui. — Il est bien oublié, aujourd'hui. — Il avait pourtant quitté son ermitage, et, tout cassé, tout plié, dans sa robe de bure, il suivait, appuyé sur son bâton, murmurant une prière.

Le cortège se mit en marche. Le ciel était sombre. De gros nuages noirs, sortant de l'éternelle pipe du directeur, masquaient le pur azur des toiles de fond. Dans le grand silence, les pas de ces mille pieds de bois frappaient le plancher sonore.

Soudain on entendit un gémissement. On s'arrêta.

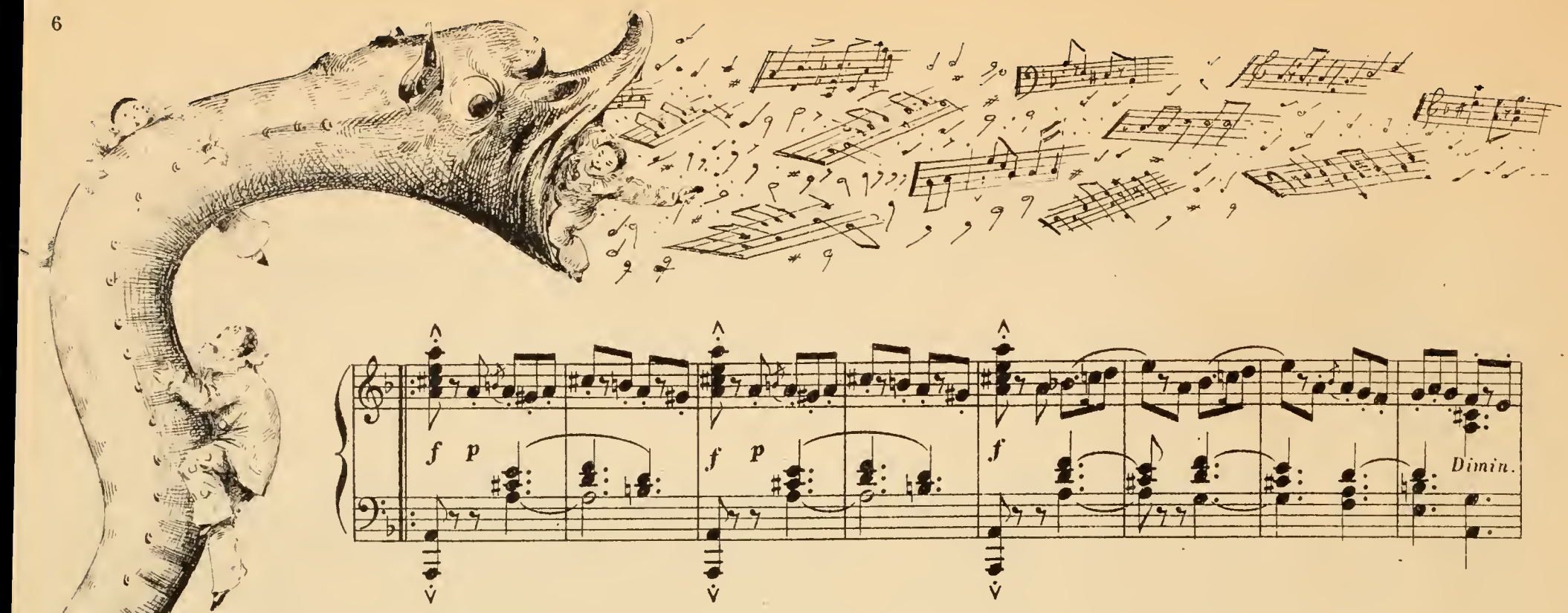
Auprès d'un arbre en carton, le fiancé de Colombine, Arlequin gisait, Pierrette lui faisait boire du vulnéraire. — En voyant partir pour toujours celle qui devait être sa compagne, Arlequin n'avait pu retenir ce profond sanglot.



Le pauvre garçon! Lui qui avait entrevu un si riant avenir, en compagnie de Colombine!

On se préparait déjà à célébrer la noce. Arlequin avait retenu une jolie petite armoire en noyer, fraîchement vernie. Certes, ce n'était pas grand, ni beau. Ce logis modeste n'avait rien qui pût rivaliser avec la demeure d'acajou, toute tapissée de satin, de la Reine à Mécanique. Mais c'était bien situé. On découvrait de là une vue superbe : à droite, les grands sapins d'un décor oublié depuis longtemps et qui servait aux *Drames de la Forêt-Noire ;* à gauche, un vaste évier de granit poli, dans lequel tombait, avec un doux murmure, la cascatelle du service d'eau. — C'était gai de voir le petit linge blanc des Marionnettes séchant au soleil au bord du bassin! — Enfin, tout au fond, une large échappée de ciel bleu, de vrai ciel bleu, qu'on apercevait par une haute fenêtre chargée de pots de réséda.

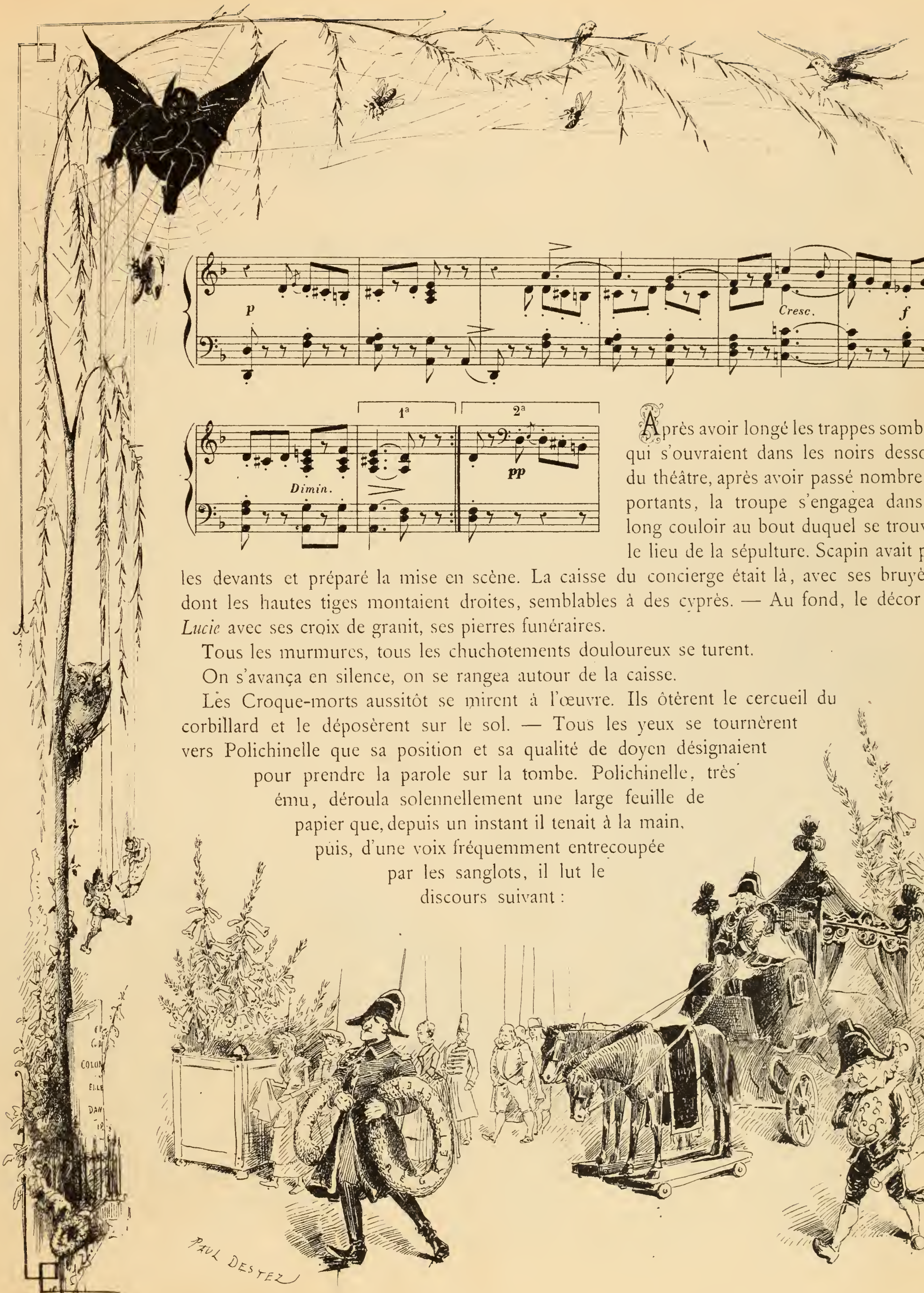
Pauvre Arlequin ! Il fit un effort pour se lever et se joindre au cortège; c'est à peine s'il parvint à se tenir sur ses jambes. Guignol et le Commissaire furent émus. Ils vinrent le prendre chacun sous un bras et le fiancé put suivre le cercueil.



En vérité, c'était navrant. La douleur d'Arlequin gagnait tout le monde. Le gendarme, le brave gendarme, qui n'était pas tendre, pleurait comme un veau. De grosses larmes coulaient de ses yeux, enfoncés sous d'épais sourcils. Elles descendaient sur son nez rouge et bourgeonnant et s'en allaient se perdre au milieu des rudes poils gris de sa moustache en crin, où elles scintillaient, comme la rosée du matin dans l'herbe.

Pierrot écarquillait ses yeux ronds, encore plus qu'à l'ordinaire. Il ouvrait une bouche énorme, et des pleurs abondants creusaient de larges sillons dans l'épaisse couche de farine entassée sur sa figure plate.

Un des plus affectés était le vieux maître de cérémonie. — Hélas! il avait eu bien des malheurs, lui aussi, et l'exercice de la vie l'avait bien détérioré : une de ses mains était absente, l'autre fendue par le milieu; quand il marchait, toutes ses jointures craquaient. — Et il s'en allait clopin-clopant, s'appuyant sur sa canne d'ébène, dodelinant de la tête et sanglotant.



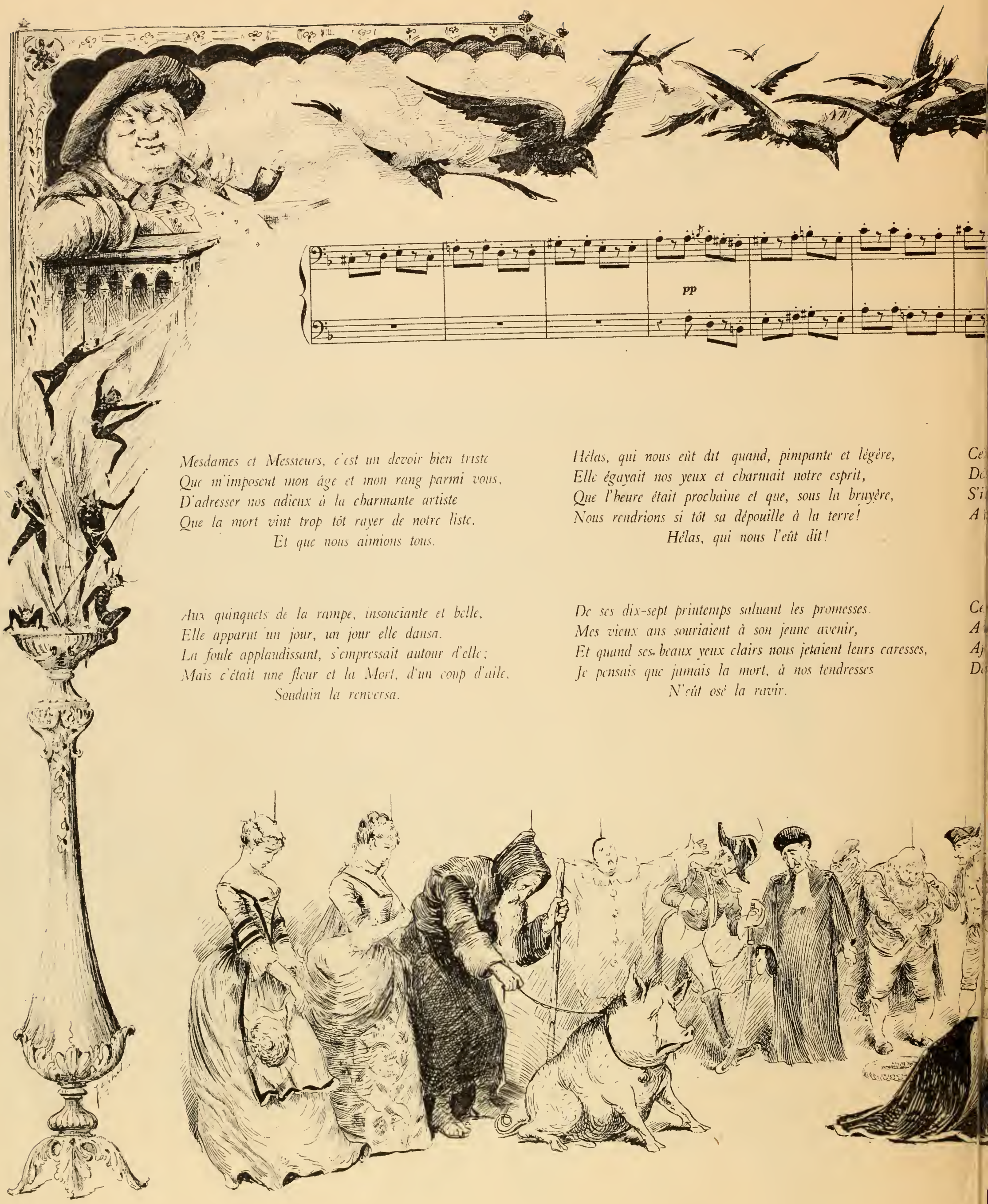
Après avoir longé les trappes sombres qui s'ouvraient dans les noirs dessous du théâtre, après avoir passé nombre de portants, la troupe s'engagea dans le long couloir au bout duquel se trouvait le lieu de la sépulture. Scapin avait pris les devants et préparé la mise en scène. La caisse du concierge était là, avec ses bruyères dont les hautes tiges montaient droites, semblables à des cyprès. — Au fond, le décor de *Lucie* avec ses croix de granit, ses pierres funéraires.

Tous les murmures, tous les chuchotements douloureux se turent.

On s'avança en silence, on se rangea autour de la caisse.

Les Croque-morts aussitôt se mirent à l'œuvre. Ils ôtèrent le cercueil du corbillard et le déposèrent sur le sol. — Tous les yeux se tournèrent vers Polichinelle que sa position et sa qualité de doyen désignaient pour prendre la parole sur la tombe. Polichinelle, très ému, déroula solennellement une large feuille de papier que, depuis un instant il tenait à la main, puis, d'une voix fréquemment entrecoupée par les sanglots, il lut le discours suivant :

PAUL DESTEZ

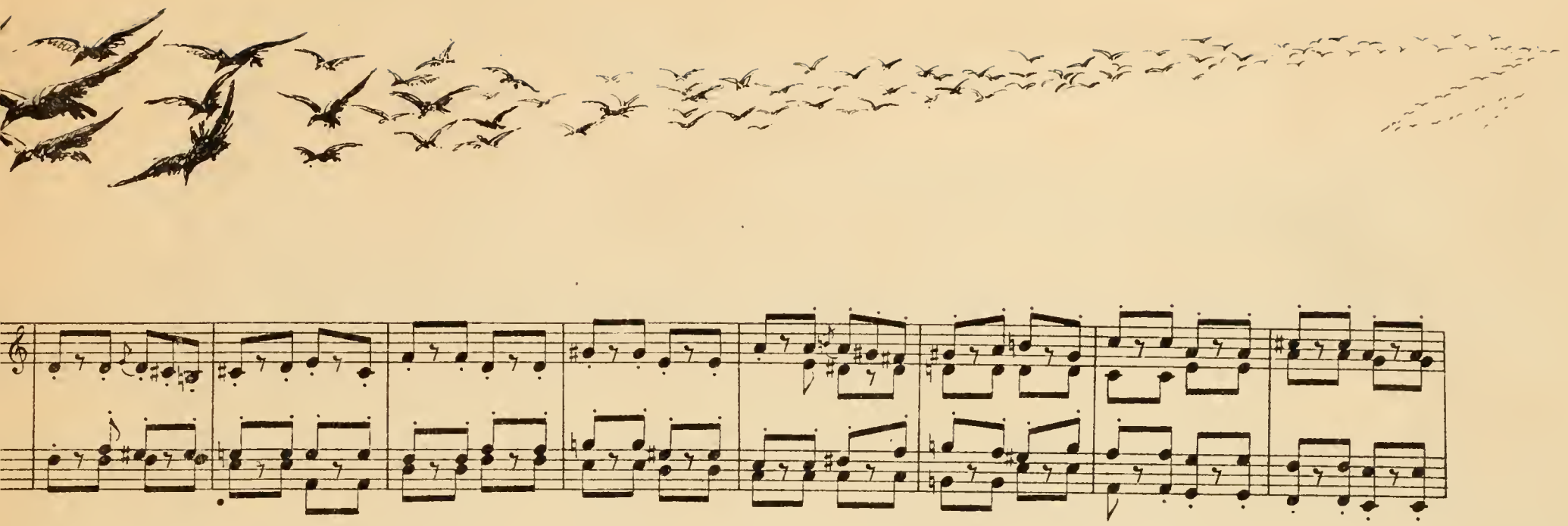


Mesdames et Messieurs, c'est un devoir bien triste
Que m'imposent mon âge et mon rang parmi vous,
D'adresser nos adieux à la charmante artiste
Que la mort vint trop tôt rayer de notre liste,
Et que nous aimions tous.

Aux quinquets de la rampe, insouciante et belle,
Elle apparut un jour, un jour elle dansa.
La foule applaudissant, s'empressait autour d'elle;
Mais c'était une fleur et la Mort, d'un coup d'aile,
Soudain la renversa.

Hélas, qui nous eût dit quand, pimpante et légère,
Elle égayait nos yeux et charmait notre esprit,
Que l'heure était prochaine et que, sous la bruyère,
Nous rendrions si tôt sa dépouille à la terre!
Hélas, qui nous l'eût dit!

De ses dix-sept printemps saluant les promesses,
Mes vieux ans souriaient à son jeune avenir,
Et quand ses beaux yeux clairs nous jetaient leurs caresses,
Je pensais que jamais la mort, à nos tendresses
N'eût osé la ravir.



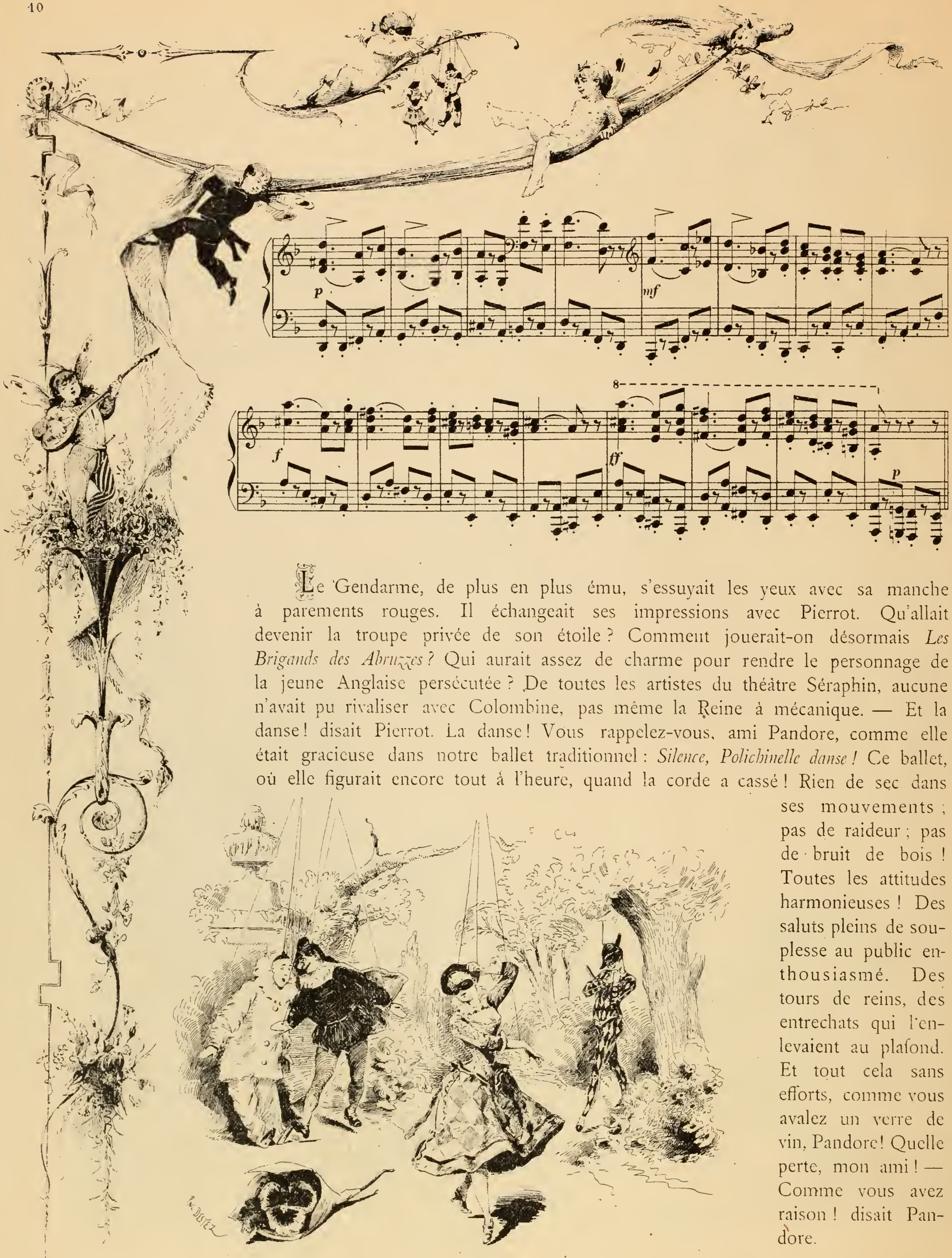
s du bois — pauvre petite amie! —
nd Ouvrier façonne ses élus.
se à nous, c'est qu'il portait envie
garderont ta mémoire chérie,
Ne te possédant plus.

là-haut mène notre existence
racher à notre monde vil.
rgner la terrestre souffrance,
rements de ta dernière danse,
Il a tranché ton fil.

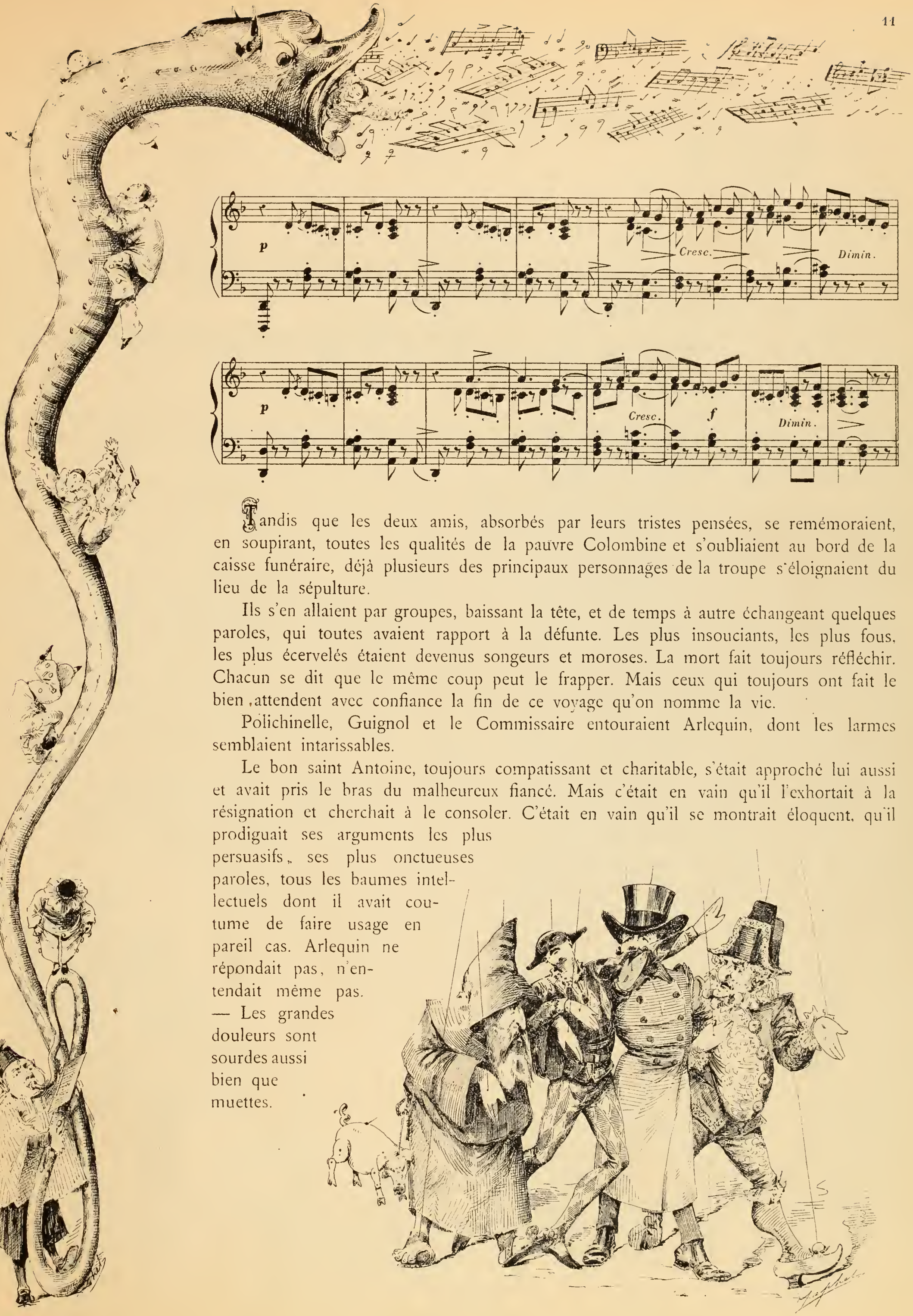
Et voilà qu'au balcon du Paradis en fête
Parut l'essaim rieur des Chérubins bouclés,
Tandis que résonnaient la joyeuse trompette
Et les mirlitons d'or du Dieu-Marionnette,
Dans les cieux étoilés.

Et, ravie, écoutant les célestes aubades,
Tu montas radieuse aux radieux séjours.
Mais notre Colombine, au bruit des sérénades,
Pensera quelquefois à ses vieux camarades,
Qui l'aimeront toujours.

PAUL DESTEZ



Le Gendarme, de plus en plus ému, s'essuyait les yeux avec sa manche à parements rouges. Il échangeait ses impressions avec Pierrot. Qu'allait devenir la troupe privée de son étoile ? Comment jouerait-on désormais *Les Brigands des Abruzzes* ? Qui aurait assez de charme pour rendre le personnage de la jeune Anglaise persécutée ? De toutes les artistes du théâtre Séraphin, aucune n'avait pu rivaliser avec Colombine, pas même la Reine à mécanique. — Et la danse ! disait Pierrot. La danse ! Vous rappelez-vous, ami Pandore, comme elle était gracieuse dans notre ballet traditionnel : *Silence, Polichinelle danse !* Ce ballet, où elle figurait encore tout à l'heure, quand la corde a cassé ! Rien de sec dans ses mouvements ; pas de raideur ; pas de bruit de bois ! Toutes les attitudes harmonieuses ! Des saluts pleins de souplesse au public enthousiasmé. Des tours de reins, des entrechats qui l'enlevaient au plafond. Et tout cela sans efforts, comme vous avalez un verre de vin, Pandore ! Quelle perte, mon ami ! — Comme vous avez raison ! disait Pandore.

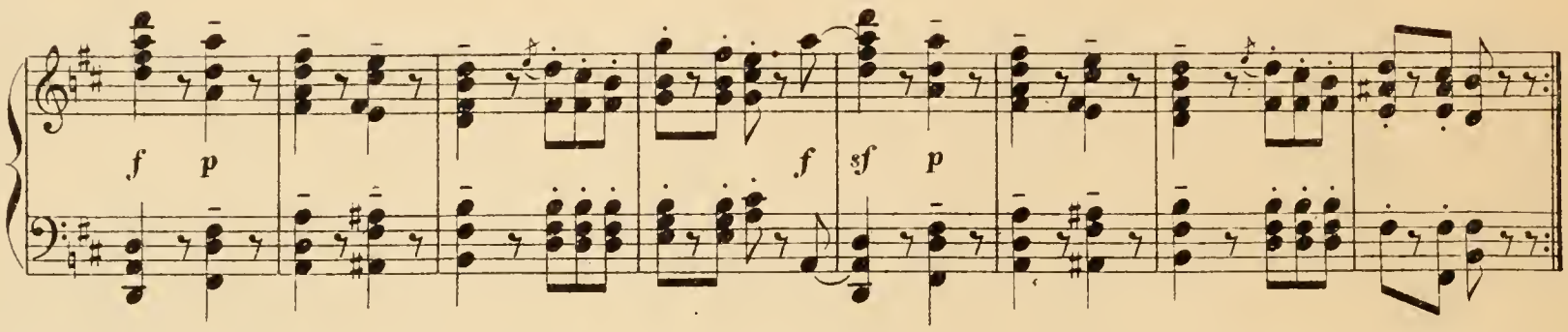


Tandis que les deux amis, absorbés par leurs tristes pensées, se remémoraient, en soupirant, toutes les qualités de la pauvre Colombine et s'oubliaient au bord de la caisse funéraire, déjà plusieurs des principaux personnages de la troupe s'éloignaient du lieu de la sépulture.

Ils s'en allaient par groupes, baissant la tête, et de temps à autre échangeant quelques paroles, qui toutes avaient rapport à la défunte. Les plus insouciants, les plus fous, les plus écervelés étaient devenus songeurs et moroses. La mort fait toujours réfléchir. Chacun se dit que le même coup peut le frapper. Mais ceux qui toujours ont fait le bien, attendent avec confiance la fin de ce voyage qu'on nomme la vie.

Polichinelle, Guignol et le Commissaire entouraient Arlequin, dont les larmes semblaient intarissables.

Le bon saint Antoine, toujours compatissant et charitable, s'était approché lui aussi et avait pris le bras du malheureux fiancé. Mais c'était en vain qu'il l'exhortait à la résignation et cherchait à le consoler. C'était en vain qu'il se montrait éloquent, qu'il prodiguait ses arguments les plus persuasifs, ses plus onctueuses paroles, tous les baumes intellectuels dont il avait coutume de faire usage en pareil cas. Arlequin ne répondait pas, n'entendait même pas. — Les grandes douleurs sont sourdes aussi bien que muettes.



Polichinelle eut alors une ingénieuse idée. En homme d'expérience, il savait qu'aux maux opiniâtres il faut opposer des remèdes énergiques. Il voulut essayer des grands moyens.

Comme on passait devant l'auberge des Adrets, il s'approcha du gendarme, qui s'en allait tout seul, pensif.

— Et bien, dit-il, comment ça va, mon brave ami?

Pandore eut un geste mélancolique.

— Comme ci, comme ça, répondit-il. . . . . Chaudement.

— En effet, le temps est lourd, ce soir. On étouffe et la poussière vous dessèche étrangement le gosier. — N'avez-vous pas fait la même remarque, Pandore?

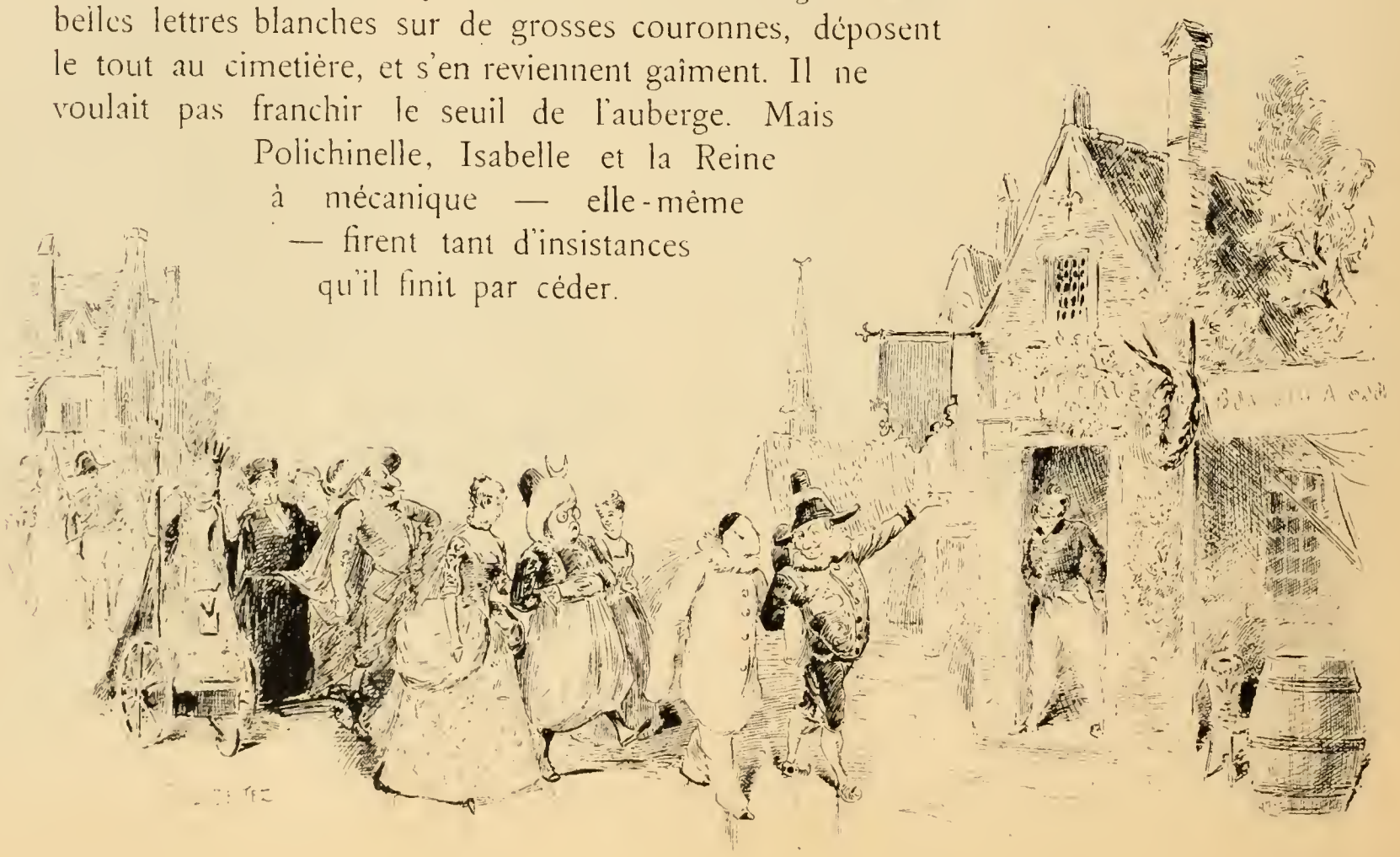
Le Gendarme poussa un soupir très éloquent. — Alors, désignant le cabaret, l'homme aux deux bosses ajouta : Si nous entrions?

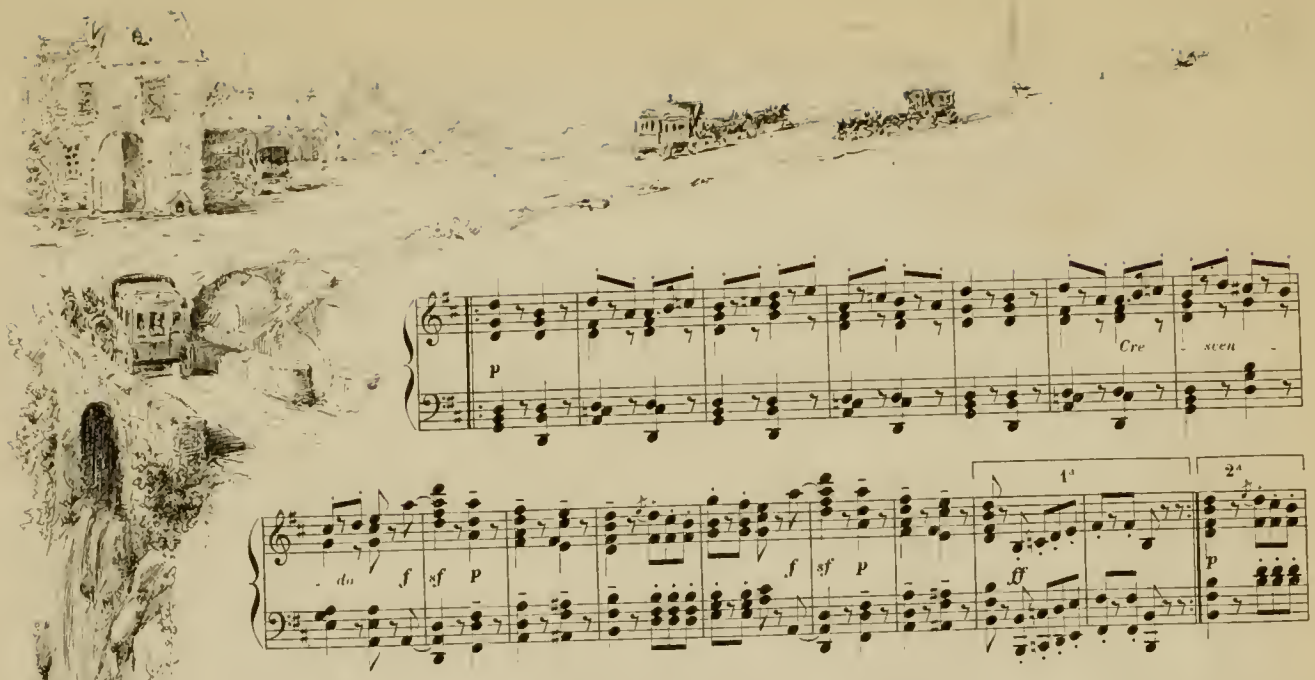
— Vous avez raison, répondit Pandore. Pour mon compte, j'estime que subséquemment, après toutes ces émotions, il serait nécessaire et. . . je dirais même. . . superlatif de se désaltérer l'individu. — Voulez-vous que j'en parle aux camarades?

— Certainement, dit Polichinelle.

Et tous deux se mirent à recruter des buveurs. La besogne fut facile: tout le monde avait soif. Le Commissaire, Pierrot et l'Anglais Punch, surtout, déclarèrent hautement qu'ils étaient épuisés et ne pouvaient pas marcher plus longtemps sans boire.

Arlequin seul fit quelques résistances. — Il n'était pas de ces vulgaires marionnettes qui font inscrire leurs *regrets éternels* en belles lettres blanches sur de grosses couronnes, déposent le tout au cimetière, et s'en reviennent gaîment. Il ne voulait pas franchir le seuil de l'auberge. Mais Polichinelle, Isabelle et la Reine à mécanique — elle-même — firent tant d'insistances qu'il finit par céder.





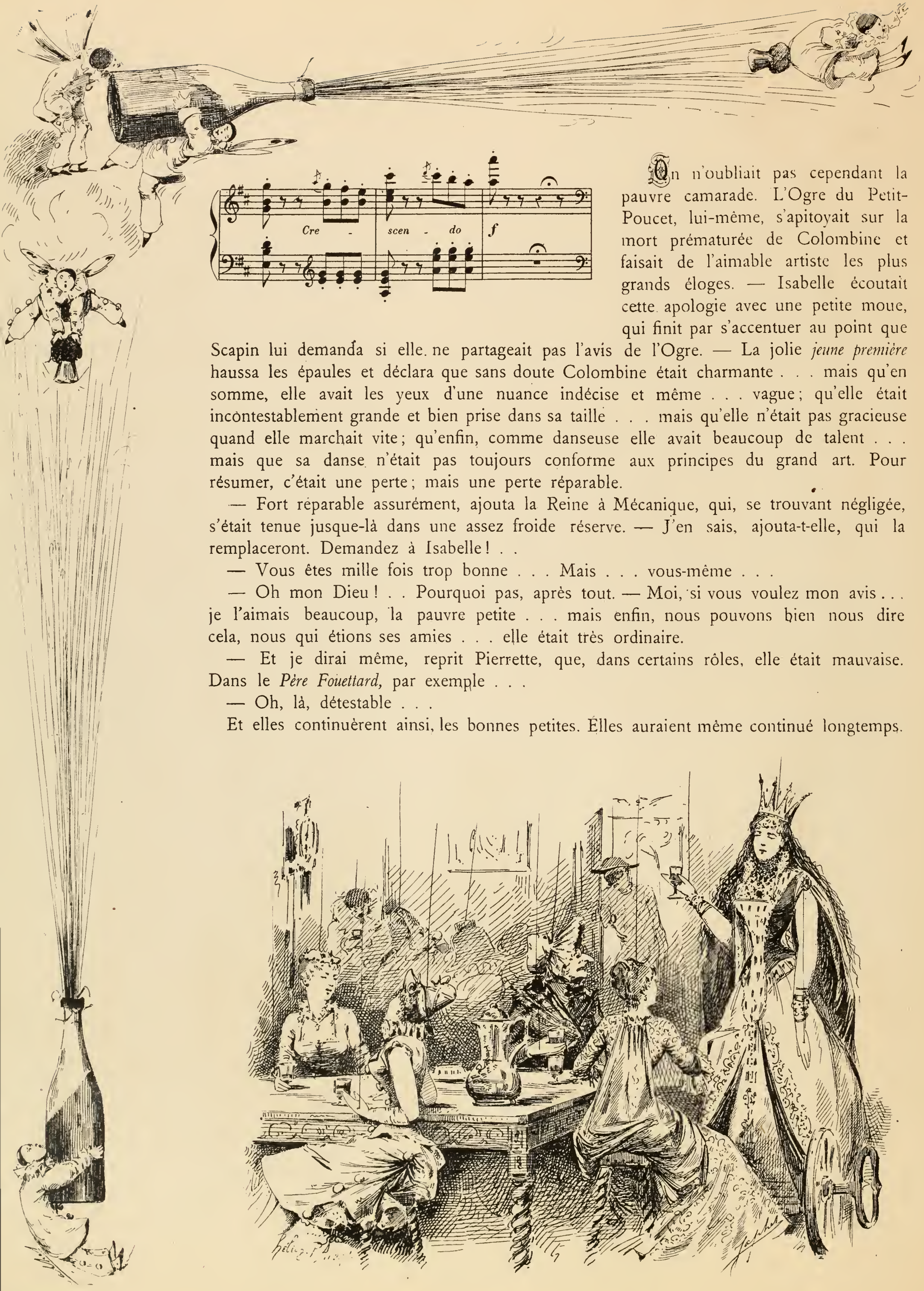
Tout le monde entra. Ces *Dames* et ces *Messieurs* s'attablèrent, tandis que Scapin, Guignolet et Pierrot furetaient dans tous les coins, pour découvrir quelques bonnes bouteilles. Enfin, leurs recherches furent couronnées de succès. L'un d'eux trouva derrière une commode un petit baril de Kirsch de la Forêt-Noire. Il y avait des verres dans un vieux bahut. On défonça le tonnelet et l'on se mit à trinquer à la défunte.

Peu à peu les conversations s'animaient, les langues se déliaient, Polichinelle et le Commissaire devenaient de plus en plus éloquents. Punch lui-même, l'Anglais taciturne, se laissait entrainer par l'exemple de ses camarades. Il se déridait, lui aussi, et causait. Toutefois, ses paroles ne s'adressaient ni à ses proches voisins, ni à l'assistance en général. — N'aimant pas plus les petits caquetages que les luttes oratoires — pour lesquelles, du reste, il ne se sentait nulle disposition — il avait choisi, pour confidente de ses pensées, une gracieuse et rondelette bouteille, dont il s'était tout d'abord emparé. — Assis au bout d'un banc, tournant le dos à la société, il faisait à la favorite de son cœur les compliments les plus aimables et les plus tendres. Et, tout en choquant son verre contre *Dame Bouteille*, il chantonnait une romance vaporeuse et disait des choses extravagantes.

A la table voisine, Matamore discourait. Retroussant sa moustache et prenant des airs importants, il racontait ses exploits chevaleresques à saint Antoine et à Pierrot. Pierrot, toujours naïf, ouvrait de grands yeux. Saint Antoine riait dans sa barbe. Quant au compagnon du vieil ermite, il imitait, en les accentuant, les sourires incrédules de son maitre — impertinence qui faillit lui valoir une vigoureuse taloche du fougueux héros.

Dans un autre groupe, le Commissaire pérorait, portant des toasts interminables.

Ainsi les pensées en deuil s'envolaient. La vie ne paraissait plus si noire.



On n'oubliait pas cependant la pauvre camarade. L'Ogre du Petit-Poucet, lui-même, s'apitoyait sur la mort prématurée de Colombine et faisait de l'aimable artiste les plus grands éloges. — Isabelle écoutait cette apologie avec une petite moue, qui finit par s'accentuer au point que Scapin lui demanda si elle ne partageait pas l'avis de l'Ogre. — La jolie *jeune première* haussa les épaules et déclara que sans doute Colombine était charmante . . . mais qu'en somme, elle avait les yeux d'une nuance indécise et même . . . vague; qu'elle était incontestablement grande et bien prise dans sa taille . . . mais qu'elle n'était pas gracieuse quand elle marchait vite; qu'enfin, comme danseuse elle avait beaucoup de talent . . . mais que sa danse n'était pas toujours conforme aux principes du grand art. Pour résumer, c'était une perte; mais une perte réparable.

— Fort réparable assurément, ajouta la Reine à Mécanique, qui, se trouvant négligée, s'était tenue jusque-là dans une assez froide réserve. — J'en sais, ajouta-t-elle, qui la remplaceront. Demandez à Isabelle! . .

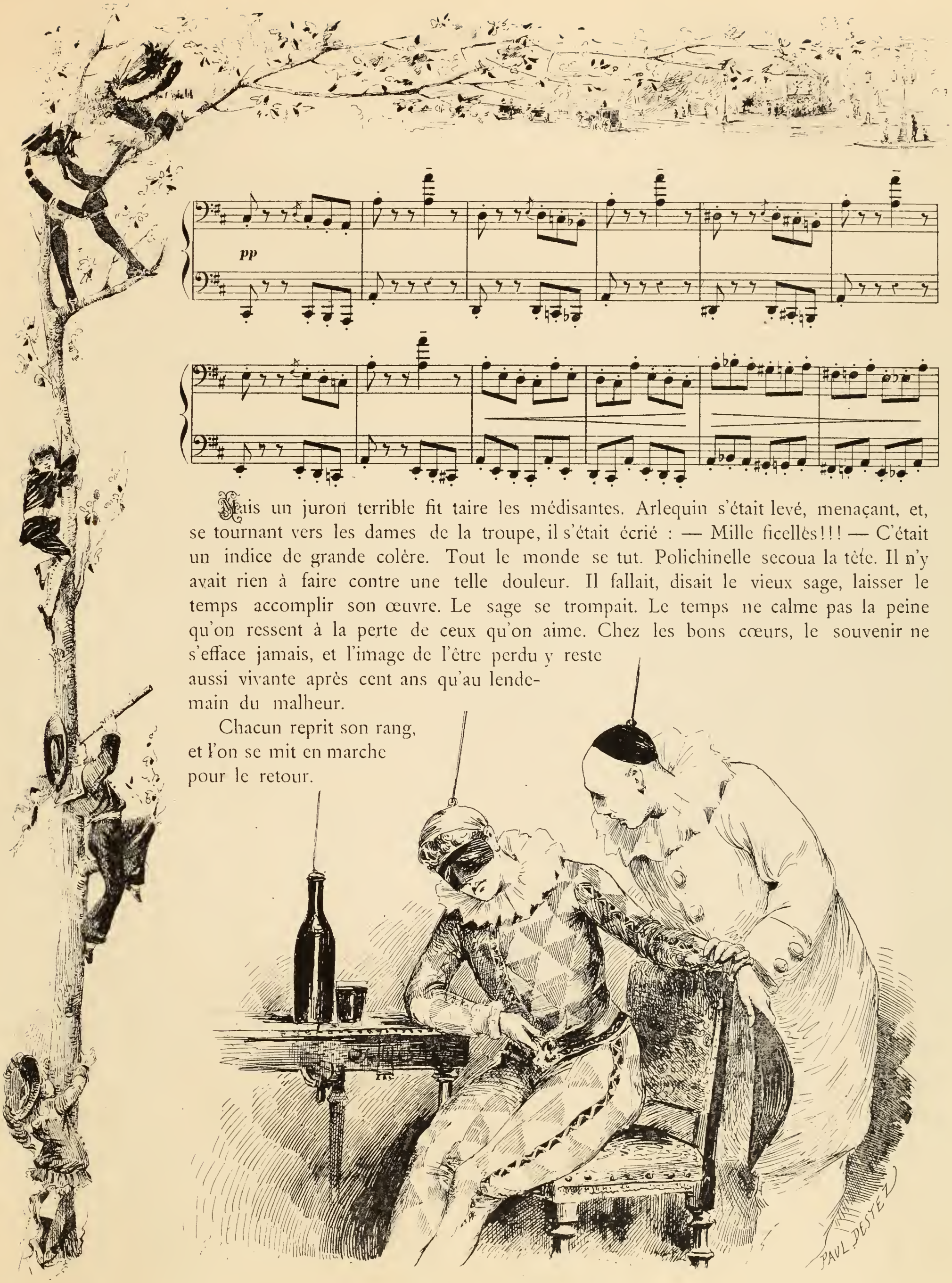
— Vous êtes mille fois trop bonne . . . Mais . . . vous-même . . .

— Oh mon Dieu! . . Pourquoi pas, après tout. — Moi, si vous voulez mon avis . . . je l'aimais beaucoup, la pauvre petite . . . mais enfin, nous pouvons bien nous dire cela, nous qui étions ses amies . . . elle était très ordinaire.

— Et je dirai même, reprit Pierrette, que, dans certains rôles, elle était mauvaise. Dans le *Père Fouettard,* par exemple . . .

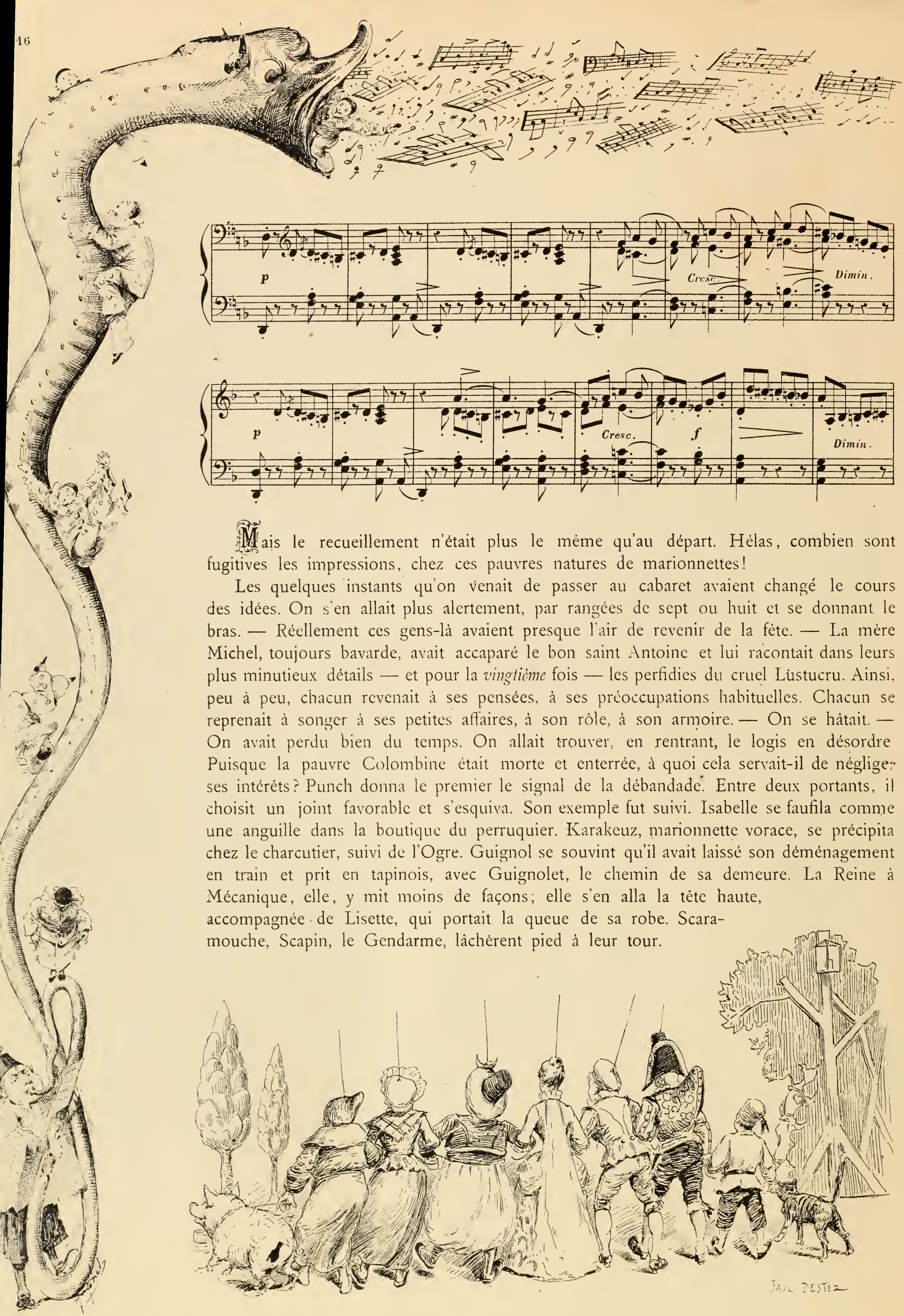
— Oh, là, détestable . . .

Et elles continuèrent ainsi, les bonnes petites. Elles auraient même continué longtemps.



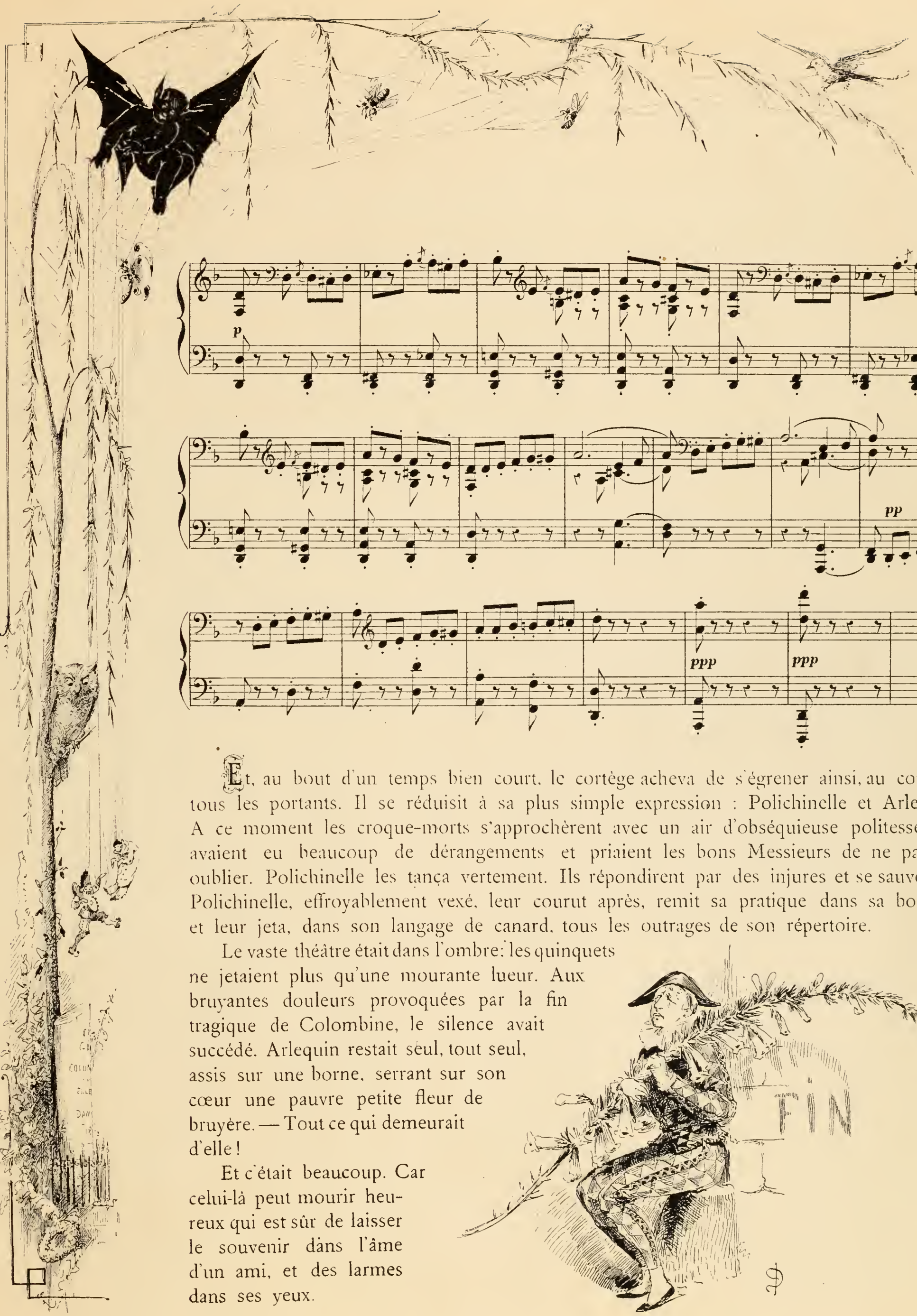
Mais un juron terrible fit taire les médisantes. Arlequin s'était levé, menaçant, et, se tournant vers les dames de la troupe, il s'était écrié : — Mille ficellès!!! — C'était un indice de grande colère. Tout le monde se tut. Polichinelle secoua la tête. Il n'y avait rien à faire contre une telle douleur. Il fallait, disait le vieux sage, laisser le temps accomplir son œuvre. Le sage se trompait. Le temps ne calme pas la peine qu'on ressent à la perte de ceux qu'on aime. Chez les bons cœurs, le souvenir ne s'efface jamais, et l'image de l'être perdu y reste aussi vivante après cent ans qu'au lendemain du malheur.

Chacun reprit son rang, et l'on se mit en marche pour le retour.



Mais le recueillement n'était plus le même qu'au départ. Hélas, combien sont fugitives les impressions, chez ces pauvres natures de marionnettes!

Les quelques instants qu'on venait de passer au cabaret avaient changé le cours des idées. On s'en allait plus alertement, par rangées de sept ou huit et se donnant le bras. — Réellement ces gens-là avaient presque l'air de revenir de la fête. — La mère Michel, toujours bavarde, avait accaparé le bon saint Antoine et lui racontait dans leurs plus minutieux détails — et pour la *vingtième* fois — les perfidies du cruel Lustucru. Ainsi, peu à peu, chacun revenait à ses pensées, à ses préoccupations habituelles. Chacun se reprenait à songer à ses petites affaires, à son rôle, à son armoire. — On se hâtait. — On avait perdu bien du temps. On allait trouver, en rentrant, le logis en désordre Puisque la pauvre Colombine était morte et enterrée, à quoi cela servait-il de négliger ses intérêts? Punch donna le premier le signal de la débandade. Entre deux portants, il choisit un joint favorable et s'esquiva. Son exemple fut suivi. Isabelle se faufila comme une anguille dans la boutique du perruquier. Karakeuz, marionnette vorace, se précipita chez le charcutier, suivi de l'Ogre. Guignol se souvint qu'il avait laissé son déménagement en train et prit en tapinois, avec Guignolet, le chemin de sa demeure. La Reine à Mécanique, elle, y mit moins de façons; elle s'en alla la tête haute, accompagnée de Lisette, qui portait la queue de sa robe. Scaramouche, Scapin, le Gendarme, lâchèrent pied à leur tour.



Et, au bout d'un temps bien court, le cortège acheva de s'égrener ainsi, au coin de tous les portants. Il se réduisit à sa plus simple expression : Polichinelle et Arlequin. A ce moment les croque-morts s'approchèrent avec un air d'obséquieuse politesse. Ils avaient eu beaucoup de dérangements et priaient les bons Messieurs de ne pas les oublier. Polichinelle les tança vertement. Ils répondirent par des injures et se sauvèrent. Polichinelle, effroyablement vexé, leur courut après, remit sa pratique dans sa bouche, et leur jeta, dans son langage de canard, tous les outrages de son répertoire.

Le vaste théâtre était dans l'ombre: les quinquets ne jetaient plus qu'une mourante lueur. Aux bruyantes douleurs provoquées par la fin tragique de Colombine, le silence avait succédé. Arlequin restait seul, tout seul, assis sur une borne, serrant sur son cœur une pauvre petite fleur de bruyère. — Tout ce qui demeurait d'elle !

Et c'était beaucoup. Car celui-là peut mourir heureux qui est sûr de laisser le souvenir dans l'âme d'un ami, et des larmes dans ses yeux.

Imprimé à Paris

chez

HENRY LEMOINE

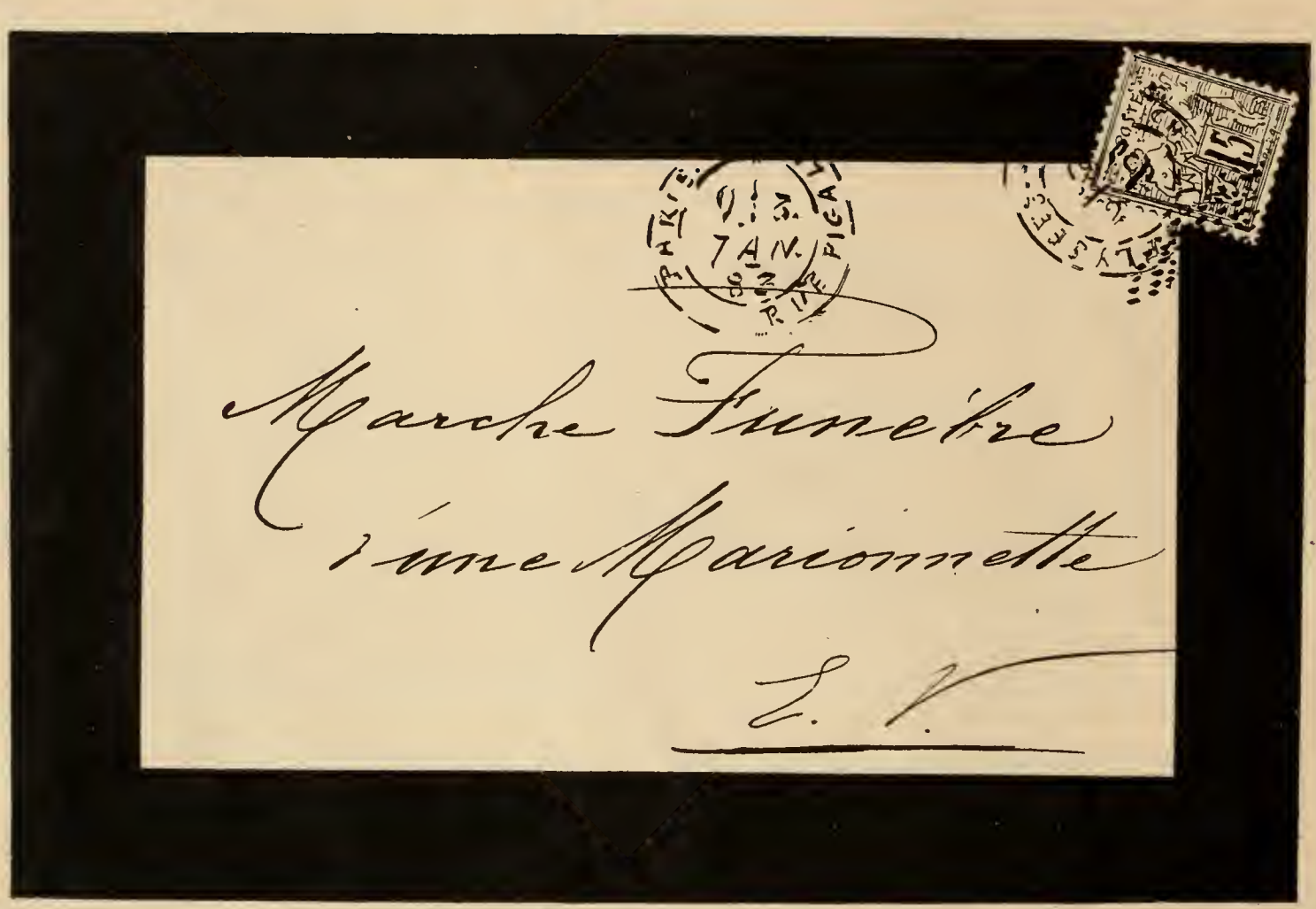
17 rue Pigalle

Dessins gravés par P. ARENTS

Il a été tiré de cet ouvrage
cent exemplaires sur papier du Japon

MARCHE FUNÈBRE

D'UNE MARIONNETTE


PARIS
9 h. S.
7 JAN.
Marche Funebre
i^me Marionnette
L. V.